MARIE SILS

Prisons éclatantes

roman



GALLIMARD

MARIE SILS

PRISONS ÉCLATANTES

Amédée Pistola, dit Mémé, est condamné à vingt ans de réclusion en Maison Centrale, pour avoir tué Silberti le trafiquant de drogue. Ce géant roux, qu'il est convenu d'appeler un « simple d'esprit » parce qu'il s'est enfermé dans une seconde prison, celle d'un silence dont personne ne vient à bout, pas même le psychanalyste de l'établissement, aligne dans un cahier les mots qu'il n'a jamais pu prononcer à voix haute : sourd et muet dans son enfance et rejeté par sa mère, coupé du monde extérieur, il bégaie.

Ainsi, par signes, va se reconstruire pour le lecteur la douloureuse et magnifique histoire de Mémé le solitaire. A la Corne d'Or, le café que lui avait acheté son frère Emile, à Nice, est apparu un jour son destin sous la forme de l'étrange Christie dont il tombe follement amoureux. La jeune femme est d'abord attirée par la puissance et la monstrueuse innocence de Mémé qui représente le symbole d'une pureté perdue. Mais le plaisir de l'aventure va l'amener à se servir de lui comme d'un « paravent » pour le trafic de contrebande dont elle fait partie. Aussi, quand Silberti est abattu à coups de hache dans une cabane isolée en plein maquis, seul Mémé apparaît comme le coupable. Mais la véritable question, dans cette

PRISONS ÉCLATANTES

10022

8° Y2
92218

DL - 3 5 1969 - 07918

MARIE SILS

Prisons éclatantes

nrf

GALLIMARD



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.

© Editions Gallimard, 1969.

Pour Jacques-Frédéric.

Vastes cieux, prisons éclatantes,
Qui renfermez les airs et la terre et les eaux.

Corneille, *Ps.* CXLVIII.

1

— Peu importe comment, dit le psychiatre, lancez-vous. On ne vous a jamais jeté à l'eau quand vous étiez petit, pour vous apprendre à nager ?

Mémé réfléchissait en regardant ses poings. Lentement, les poings se desserrèrent, s'ouvrirent, s'épanouirent, comme deux fleurs monstrueuses dont le cœur blanc s'entourait de gros pétales roses. Mémé sourit en contemplant ses poings épanouis.

— Voyons, voyons, dit le psychiatre ; mais lui seul voyait.

Il calcula :

— Depuis bientôt sept ans, je m'occupe de vous. La première fois que je vous ai vu, et j'en vois, des tordus, des instables, des complexés, tous malheureux, cette première fois, j'ai senti votre intelligence ; vous êtes malheureux, comme les autres, mais vous avez des capacités, une sensibilité, bref des choses dans votre tête. Je le sais. Alors, sept ans de malheur, sept ans de réflexion, sept ans de vaches maigres, sept ans d'efforts, tout ce que vous voudrez, mais personne, même le directeur, ne me

persuadera que vous êtes bête. Seulement, je suis le seul dans cette croyance ; peut-être sommes-nous deux, avec vous, qui ne le dites pas ? une petite religion. Je voudrais une preuve, juste une preuve, de ce que je sais. Sans quoi, pour finir, nous serons pris pour deux cons. A tort, bien sûr, à tort.

Le psychiatre soupira, regarda le beau cahier, un cahier sérieux, relié de toile noire, gravé de lettres d'or ; tenant sa tête enfoncée à la manière d'un pigeon roucoulant, il considéra Mémé par-dessus ses lunettes.

Depuis sept ans, Mémé n'avait pas changé ; le mal, le bien, l'incompréhension étaient tout frais en lui, comme sa grosse bouche entrouverte, comme la misère innocente de ses yeux. Dans son corps énorme, sur son énorme visage, Mémé étalait une douceur maladroite qui devait être feinte et paraissait sincère. Tassé sur la chaise, le poids de ses cent kilos ne faisait penser qu'à l'absence.

— Je suis certain, dit le psychiatre ; en voulez-vous un témoignage ? J'en arrive à vous parler d'égal à égal et quelquefois plus, malgré votre figure renfrognée, votre silence de sept ans ; je sens votre sensibilité, je sais que vous me comprenez ; au pire, à force de vous voir muet devant moi, je vous prends pour une armoire dans laquelle je jette tout un fourbi. Votre air obtus, c'est un réflexe de défense, et pourquoi vous défendre contre moi ?

Gêné de son expansion, il s'arrêta brusquement ; un peu plus, n'allait-il pas avouer à ce géant anormal qu'il était devenu son problème personnel, son propre besoin

de justification ? Que s'il ne parvenait à briser le silence de Mémé, lui-même s'en sentirait amoindri ?

— Conscience professionnelle, dit-il enfin en ricanant, ce n'est que ma conscience professionnelle que vous mettez en échec, pas autre chose. Bien sûr ! Enfin, voilà, tenez.

Il tendit le cahier.

Mémé, tel un chien qui n'a jamais mordu, le regarda ; le psychiatre secoua la tête, reniant ce regard, et observa les poings de Mémé, les deux gros poings posés sur les genoux, contrepoids démesuré de cette douceur innocente. Les poings fermés étaient carrés, épais.

Le psychiatre passa sa main sous son menton, reprit son idée :

— N'importe comment, n'importe où, l'essentiel est de commencer.

Mémé lécha ses grosses lèvres ; il était intéressé par le beau cahier, il trouvait le psychiatre gentil, patient, le plus patient de tous à la maison centrale, mais il regrettait qu'il fût si bête. Y a-t-il un commencement à quelque chose ? Mémé ne sentait en lui que fouillis, embarras. Demain, il serait différent, mais toujours en désordre ; quand avait-il commencé quoi que ce soit ?

Le psychiatre sourit, mais déjà, son sourire était impatient :

— Ecrivez d'abord une petite histoire, un incident. Vous avez tout le temps pour raturer.

Vigoureusement, Mémé affirma en hochant la tête. Le psychiatre savait au moins que Mémé avait peur des

mots. Les mots sont des forces : si Mémé donnait un mot, il se désarmait, ou il se trompait.

Le psychiatre insista, il voulait persuader, il ne voyait pas l'impossible :

— Vous êtes intelligent, vous savez réfléchir, il n'est que de vous extérioriser ; commencez par un fait étranger à vous-même ; oubliez-vous ; tenez, l'histoire de votre voisin de cellule, il la raconte presque chaque soir, elle doit vous être familière ?

Mémé fit un grand geste avec sa main en battoir ; il savait : l'assistante sociale avait placé Masson comme probationnaire chez un menuisier ; le menuisier avait une femme honnête, Masson n'avait rien essayé avec la femme, tout le monde était content ; puis la femme était venue chez le juge : « Je suis abandonnée, le probationnaire est parti, il a débauché mon mari, ils courent ensemble. » On ne peut penser à tout.

Mémé secoua la tête, referma ses poings sur ses genoux ; l'histoire ne l'intéressait en rien, alors pourquoi l'écrire ? Ce n'était peut-être même pas l'histoire que le psychiatre connaissait. Masson parlait sans arrêt, sans souci du danger des mots.

Le psychiatre partit, répétant comme si Mémé devait avaler une mauvaise pilule :

— Commencez, essayez seulement de commencer, vous vous prendrez au jeu.

Où y avait-il un jeu ?

Autrefois, Mémé était allé au cirque, à Menton. Le lion était dans la cage, devant le cerceau de papier ; le dompteur en habits brillants lui parlait doucement en

cachant son fouet derrière son bras. Il lui disait probablement : « Commence, essaye seulement de commencer à sauter. »

Sur les places à bon marché, les gosses riaient. « Sautera, sautera pas, va donc, grosse bête. »

Mémé s'était fait du souci pour le lion, qui était muet.

Dans la cellule, où tous les tons étaient gris, les lettres d'or du cahier brillaient, joyau faux, mais joyau tout de même ; Mémé passa lentement son pouce sur les lettres, effaçant un instant l'or du joyau pour le faire renaître en avançant son pouce.

Il fallait choisir un très beau mot pour commencer ce cahier, pour abîmer la belle page blanche qui devait être à l'intérieur. Mémé était libre de choisir ce mot.

La liberté est un grand problème qui déchire, partout où on la place. Que fait-on de sa liberté ? On devient commerçant, barman, communiste, gigolo, on peut faire beaucoup de mal, on peut ramasser un enfant tombé sur le trottoir avec son cartable dans le ruisseau, on peut tuer une vieille pour son argent, on peut à chaque moment choisir sa liberté. Mais après, on l'a perdue parce qu'on s'en est servi ; c'est une matière très fuyante. Mémé avait envie d'une liberté précise, une liberté impossible qui le hantait : se promener dans une forêt de pins et pisser contre un tronc.

Souvent, le soir, il se demandait si dans quinze ans, quand il sortirait de maison centrale, ce serait la première chose qu'il ferait. En y pensant pour choisir le premier mot dans son cahier, les larmes lui vinrent aux yeux ;

il voyait cette forêt de pins au-dessus de Nice, et la mer bleue, très loin dans la brume, il sentait l'odeur de résine, et son regard s'éblouissait de la lumière blanche et des rares ombres bleues ; il revoyait son café, ses amis, ses amours. Il ne se voyait pas, lui, Mémé ma fraise, Mémé la flamme ; il était transparent dans un univers de joie aux couleurs bleu et or. Pour que Mémé eût le droit d'avoir sa place dans cette harmonie, il s'en serait fallu de peu, d'un je-ne-sais-quoi, une étincelle, un lien, la lumière qui fait briller la goutte d'eau. Mais la goutte possède une forme pure. En dedans, en dehors, Mémé était disloqué.

— Qui je suis ? pensa soudain Mémé que tous ces souvenirs enivraient drôlement.

Il se savait un géant mal taillé comme tout ce qui est trop grand, les bras qui traînent, la tignasse rousse avec des mèches de flamme, des pieds longs qui se posaient en dedans. Si autrefois, un de ses amis avait dit à l'autre : « J'ai rencontré Mémé queue de vache sur la Corniche supérieure », ils se seraient tout de suite compris ; sur du vide.

Qu'il fût géant et roux n'avait pas d'importance, et « Mémé ma carotte » n'était qu'un signe distinctif ; Mémé se savait bon, et là vivait l'essentiel, qui ne se voyait pas. Il était bon, sincèrement bon, sans effort, depuis qu'il était tout petit, et qu'il se souvenait de sa grande maladie. Il en était devenu sourd et muet. Il était resté longtemps un voyou malingre et fiévreux, roux comme les feuilles mortes ; sa voix craquante sifflait des sons rauques. Ses parents se dégoûtèrent de lui ; il en

aurait coûté trop cher de le récupérer. S'ils avaient osé, ils auraient préféré noyer ce raté qui miaulait comme un bâtard aveugle.

Mémé s'éleva seul, avec les chats du ruisseau, les copains ivres de son père, les oranges et les radis qui tombaient des paniers au marché. N'entendant pas les sons, il fut amoureux des couleurs, de la peau des oranges, de la blancheur des vagues étalées, du vert vif des pins qui se balançaient dans un vent sans bruissement. Quand un soir très chaud rempli du soleil d'août il entendit quelques sons, il eut une grande méfiance ; les vagues tout à coup lui criaient des choses indistinctes, le papier froissé dans ses mains gémissait, la diablerie s'emparait du monde. Ce fut pis quand les lèvres des gens firent une musique rauque ou aiguë. Mémé s'habitua mais ne dit rien à personne ; il s'apprit seul à parler, jouant avec les syllabes rétives ; sa voix cassée lui donna un plaisir ; elle lui parut si neuve, si surprenante qu'il ne la donna à personne ; il continua sa vie errante et inutile, roulant dans les rues et sur les quais comme une grande feuille rousse oubliée de l'automne. Nécessaire à personne, ignorant le travail, il frôlait la course des autres, cette course à laquelle on ne l'avait pas convié, qu'il avait perdue avant de commencer.

De son enfance tordue, il emporta deux handicaps : son respect de la bonté, et sa peur des mots. Mémé bégayait d'autant mieux qu'il s'appliquait, et ne trouvait jamais le mot qui pouvait renfermer son idée ; il remuait dans sa tête un vocabulaire qu'il agitait comme un collier de coquilles vides ; mais l'animal visqueux, sans

forme et puissant qui bougeait dans sa tête cherchait en vain une conformation précise. Mémé méprisait les coquilles dont se servaient si aisément les gens ; il cherchait en silence, pendant des heures, le moule parfait dans lequel il aurait pu couler cette matière vivante qui était son idée ou son émotion. Mémé, en somme, n'aimait pas tellement le monde des autres gens, ce monde rapide et volubile, fait de décisions primesautières, d'échanges interrompus, de moquerie sans fondement. Mémé aimait qu'on fût sérieux et qu'on eût tout son temps. S'il ne trouvait pas le mot juste un matin, il espérait le trouver le soir ; dans son cœur, il savait tuer de mille contradictions une phrase lourde à peine comme un cœur d'artichaut.

Ainsi, le soir, dans sa cellule, Mémé parlait aux murs ; ils avaient le temps d'attendre sa réponse.

Est-ce une vie gâchée qu'une vie où on apprend à parler ? Qu'est-ce qu'une vie gâchée ? Et où est le mal ? Mémé choisissait les syllabes qui résonnaient dans sa tête comme un grand orchestre, il les jetait aux murs, et de loin on eût dit un ours rugissant. Mémé était fier de parler, mais très bon envers tous les objets qui ne peuvent s'exprimer, et il les plaignait d'être comme lui en cellule. La pauvreté était le grand dénominateur de la maison centrale ; quand on est pauvre, on ne possède pas assez d'imagination pour chérir de loin toutes les richesses ; la liberté d'aller pisser dans la forêt qui sentirait la résine chaude, et ces grands fûts dorés qui balanceraient leurs parasols souples au vent, dans un ciel libre et bleu, étaient la richesse de Mémé.

Suivant les mois et les jours, Mémé regrettait tantôt son métier, ses amis, les visages vieux ou jeunes jusqu'aux plus mauvais, trésors d'une familiarité disparue, et les rayons du soleil s'écrasant sur le verre coloré des bouteilles, et les joues de Christie, et sa peau dont il sentait encore la douceur dans ses doigts, et l'ensorcellement de son sourire quand elle le consolait, ce sourire qui fleurissait pour lui Mémé queue de vache, et les pensées de Christie bien loin de là, mais il savait en être heureux avec reconnaissance et non pas seulement dans le souvenir : autrefois, regardant ce sourire et la fossette près du menton, se baignant dans cette joie vivante près de lui, Mémé étant heureux, avait su dire merci ou plutôt le penser : une grande émotion pleine de respect et d'humilité avait pénétré tout son corps avec plus de force et de majesté que le soleil de midi quand Mémé, couché sur la plage, lui présentait son corps nu.

Assis sur le banc de sa cellule, les poings aux genoux, Mémé pouvait s'interroger le jour, la nuit, à des saisons différentes, la réponse qu'il criait aux murs avec sa voix hachée était toujours semblable : quand il serait libre, il retrouverait la mer, les astres, le vent, la plage ; c'était la liberté de l'espace qu'il pleurait, la liberté du chemin choisi, du ruisseau traversé, du parfum désiré ; dans son esprit chaotique et démesuré, dans sa mémoire enfantine, dans son besoin de patience et de paix, Mémé ne savait que faire des hommes.

En maison centrale, tout tournait à l'amer : les réveils dans la nuit et dans un monde mort ignorant l'odeur

de l'herbe et le bruit des vagues, les yeux des gardiens et leurs phrases uniformes, le goût du café, le jour à travers les barreaux. Jusqu'à la bonté du psychiatre était amère dans sa commisération.

— Un grand et solide type comme vous, disait-il à Mémé, timide comme une fille !

Dans les souvenirs de Mémé, les filles n'étaient pas timides : elles se promenaient, rapides, comme un vol de grands oiseaux parés de plumes vives, posé au sol pour jacasser et lui faire perdre avec leurs rires le but de sa course. Pressées autour de lui, elles faisaient la roue, et toutes les vives couleurs, les cheveux flottants, le noyaient dans un arc-en-ciel ; lassées sans raison, elles se débandaient, laissant Mémé sur place, hébété, la tête pleine de grelots et les yeux éblouis. Du haut de la rue, il les entendait encore :

— Va donc, Mémé ma tomate, Mémé cœur de flamme, tu aurais au moins pu dire laquelle de nous te plaît ; quand sauras-tu dire oui ou non, Mémé fleur de piment ?

Il entendait de nouveau la voix réelle, celle du psychiatre, qui répétait, un peu distrait, pendant que ses yeux doux suivaient une préoccupation intérieure et que ses mains palpaient ses lunettes à bords noirs.

— Exercez-vous, parlez, aux murs s'il le faut ; je n'aime pas non plus parler, mais c'est mon métier ; et je parle souvent à des murs !

Il avait ri avec un air malin sans que Mémé comprît où se trouvait la malice.

— Vous verrez, avait-il ajouté, encourageant, vous

finirez par savoir écrire votre vie, vos pensées ; ce sera une bonne cure.

Mémé avait refermé ses deux poings comme des blocs. Il ne voulait pas que le psychiatre connût ses pensées ; le psychiatre ne pouvait rien pour lui et Mémé ne lui avait rien demandé ; Mémé se connaissait, il était bon. Ou bien, plus malin qu'on ne pouvait le croire, le psychiatre espérait-il, offrant ce beau cahier aux lettres dorées comme une boîte de Pandore d'où jailliraient toutes les vérités rayonnantes, arriver au cœur de l'affaire, détruire les derniers doutes, affirmer preuves en main la véracité des pensées, des sentiments, des actes passés de Mémé ? Il pourrait présenter son cœur à nu, le palper, le retourner comme un cœur de fenouil, lavé, blanchi, qui ferait les délices de messieurs les juges et de messieurs les docteurs. Mémé, coupé en deux, serait étalé comme un grand veau et chacun prendrait son plaisir à fouiller dans ses boyaux. Mémé se refusait, jamais il ne serait prêt, jamais il ne trouverait les mots, assez tendres, assez respectueux, assez remplis de bonté pour parler de sa vie passée, de Christie, de la mer étale en plein soleil, du parfum de lavande et de la paix du sommeil à l'ombre d'un rocher, quand à midi tout dort autour du port et que la chaleur a un goût de poisson.

Lentement, Mémé détendit ses poings ; il était seul, dans sa cellule, en face du beau cahier que le psychiatre avait posé en partant sur la couverture grise du lit ; Mémé tendit la main, prit le cahier, l'ouvrit ; la page n'était pas blanche, elle était rayée de bleu avec une large barre rouge verticale ; c'était difficile de choisir

sur quelle ligne écrire ; Mémé referma le cahier, réfléchit.

Il n'avait plus envie d'écrire ; pourtant, il avait envie de faire une gracieuseté au psychiatre ; emprisonné, mais jugeant les choses à leur juste valeur, Mémé trouvait dans sa bonté plaisir à satisfaire le psychiatre. Ainsi les rois en exil, démunis de pouvoir, se plaisent à offrir aux fidèles les décorations qu'ils savent n'être que des rubans.

Mémé s'assit à sa table, prit son stylo, ouvrit le cahier, examina le grillage des lignes bicolores, lécha ses grosses lèvres ; il soupira plusieurs fois, puis la main un peu moite à force de crispations, il écrivit lentement avec soin, en majuscules au haut de la page :

« LA BELLE LIBERTÉ. »

II

Travailler dans l'atelier de cotillons était une place de choix à la maison centrale. Mémé y avait été admis, plus par pitié que par raison ; il fallait être agile de ses doigts ; Mémé compensait avec un maigre succès la maladresse de ses grosses mains par une patience obstinée, inlassable ; l'immense plaisir qui le gonflait lorsqu'il avait réussi à coller presque droits les rubans de papier rouge et bleu autour d'un mirliton était un grand soleil en comparaison du petit amusement qui divertirait le fêtard de carnaval. Mémé n'avait pas le droit de confectionner les chapeaux aux plumes découpées dans le papier gaufré, ni les masques dorés à pompons de soie. Les jours où ses doigts tremblaient trop, il essuyait la colle, il emballait les accessoires terminés.

Il espérait toujours mieux faire, monter en grade, être autorisé à découper les quartiers de lune en argent, à rouler les bonnets de magicien ; confusément, il avait la certitude qu'il ne parviendrait jamais à enrouler ses rubans sans erreur ; gauche, obtus, transpirant, il vivait content en marge de cette gloire rutilante de cartons